



59, rue Pierre Taittinger, 51100 Reims.
Tél. : 03.26.77.46.59.
Web : www.chairemaes-rms.com



LE CANA (le blanc en bassa) SAIT GUERIR TOUS LES MOTS

6 novembre 2008

Le Cameroun, quelle expérience ! Chaque jour contient son lot de surprises. Le travail est tout à fait variable en fonction des jours, les situations d'improvisation ne manquent pas. Je commence à mieux comprendre le contexte culturel et politique local, les enjeux des projets qui me sont confiés ainsi que les relations d'influence en place. Tout ceci forme un intéressant mélange au sein duquel la routine ne s'installe jamais. Les acteurs sont réellement variés. Par exemple, quelques jours auparavant, j'ai eu l'occasion de participer et d'intervenir dans une réunion d'une cinquantaine de chefs traditionnels. Au Cameroun, le rôle des chefs est différent en fonction des provinces mais on leur confère néanmoins toujours une place honorifique. Ils décident parfois, conseillent souvent, donne toujours un avis. L'approbation de cette population constitue donc un passage obligé pour la validation du moindre projet. Qui dit donc réunion des chefs traditionnels dit de la même façon discours... en bassa (la langue locale du département de la Sanaga Maritime, où je me trouve) ! Les chefs étant les icônes de la tradition, il n'est donc pas envisageable de s'entretenir autrement que dans la langue du terroir. Heureusement, je bénéficiais de temps en temps d'une traduction sur les points importants de même que certains chefs se faisaient traduire mes propos tenus en français.

Au Cameroun, avoir la peau blanche confère un réel signe d'espoir à vos interlocuteurs. En effet, ce simple fait de venir d'ailleurs veut tout dire pour eux et c'est quasi-quotidiennement qu'on me félicite d'être venu m'installer dans ce village. Ici, peu importe votre nom, votre nationalité, le but de votre passage, vous êtes avant tout « cana » pour tout le monde (le blanc, en bassa). Et ici, on croit que cana sait guérir tous les maux. Ceci est d'ailleurs assez surprenant lorsque l'on sait que la décolonisation au Cameroun date de moins d'un demi-siècle et que la région où je vis fut le cœur de la rébellion indépendantiste. C'est ainsi que cette indépendance a été acquise dans un bain de sang. On pourrait donc s'attendre à un accueil mitigé envers les blancs.

Or, on remarque plutôt le contraire, un accueil enthousiaste de la population à l'idée de voir se développer des projets de coopération bilatérale.

Alors que j'établis en ce moment un diagnostic socio-économique de la zone, je suis souvent amené à me rendre dans des petits villages. On y accède difficilement, en moto et après plusieurs km de piste mal entretenue. La constante de mes visites révèle une précarité assez constante ainsi qu'un manque de moyens flagrant, même pour les petits équipements rudimentaires. Parfois, la SONEL (compagnie d'électricité nationale) ne dessert même pas la zone. Un vrai travail de désenclavement est à mener car les axes de communication défectueux jouent clairement en défaveur du développement. En revanche, comme j'ai déjà eu l'occasion de l'évoquer plus haut, l'accueil est toujours un moment à part dans le sens où les populations expriment une joie réellement démonstrative à l'idée de voir le travail d'une ONG s'intéresser aux difficultés de leur quotidien. Ceci exprime également un certain désespoir face aux limites des pouvoirs publics locaux, eux-mêmes dépassés par le vaste chantier de développement à entreprendre. De ce fait, les populations accueillent cet engagement extérieur comme un réel espoir.

Après quelques mois de recul par rapport à ma mission, à mon travail, à l'environnement, je me rends vraiment compte que la clé du développement dans ma région est d'abord le changement des mentalités.

Il est absolument nécessaire que les populations prennent conscience de certains aspects de développement qui sont encore de vagues notions abstraites aujourd'hui. Par exemple, la mise en réseau et le travail en commun constituent des solutions primaires au développement local. Or, la pauvreté crée souvent très rapidement un réflexe de repli sur soi et un sentiment individualiste tout à fait logique : lorsqu'on dispose de peu, on est forcément moins disposé à partager ses ressources. L'enjeu est donc de combattre ce phénomène et de faire comprendre aux acteurs locaux la nécessité de la mutualisation des biens et des connaissances. De la même façon, la précarité provoque la plupart du temps une réflexion court terme chez les populations. Or, les vraies solutions ne résident que dans des plans ayant une vision long terme et axés vers la durabilité de l'action. De ce constat naît une alchimie assez complexe à mettre en place où il s'agit de panser les plaies urgentes et de construire en même temps un avenir stable.

Dans cette optique et avec le concours d'une ONG locale, je suis par exemple en train de mettre en place une formation sur le montage de projet destinée à une quarantaine de personnes du monde rural. Il est bien connu que face à une personne affamée, il est bien plus bénéfique de lui apprendre à pêcher que de lui donner du poisson !

Jérôme Voillat

Volontaire de solidarité internationale au Cameroun

jeromevoillat@gmail.com